



**ANTOINE  
LAURAIN**

La femme  
au carnet rouge

*roman*

Par l'auteur du  
*Chapeau de Mitterrand*

Flammarion

# ANTOINE LAURAIN

## La femme au carnet rouge

Un soir à Paris, une jeune femme se fait voler son sac à main. Laurent le découvre le lendemain, abandonné dans la rue, tout près de sa librairie. S'il ne contient plus de papiers d'identité, il recèle encore une foule d'objets qui livrent autant d'indices sur leur propriétaire : photos, notes, flacon de parfum... Désireux de la retrouver, l'homme s'improvise détective. À mesure qu'il déchiffre le carnet rouge contenant les pensées secrètes de Laure, le jeu de piste se mue en une quête amoureuse qui va bouleverser leurs vies.

Orchestrant avec humour coïncidences et retournements de situation, Antoine Laurain signe une délicieuse comédie romantique qui rend hommage au besoin de merveilleux sommeillant en chacun de nous.

*Antoine Laurain est l'auteur de cinq romans, dont Le Chapeau de Mitterrand (Flammarion), récompensé par le prix Landerneau et le prix Relay des voyageurs en 2012.*

Flammarion

La femme au carnet rouge

DU MÊME AUTEUR

*Ailleurs si j'y suis*, Le Passage, 2007 (Prix Drouot).

*Fume et tue*, Le Passage, 2008.

*Carrefour des nostalgies*, Le Passage, 2009.

*Le Chapeau de Mitterrand*, Flammarion, 2012 (prix  
Landerneau et prix Relay des voyageurs).

Antoine Laurain

# La femme au carnet rouge

*roman*

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction  
de Minh Tran Huy

© Flammarion, 2014.  
ISBN : 978-2-0812-9594-0

*Il n'y a guère que le sublime  
qui puisse nous aider  
dans l'ordinaire de la vie.*

Alain Fournier





Le taxi l'avait déposée à l'angle du boulevard. Elle n'avait que cinquante mètres à faire pour revenir chez elle. La rue était éclairée par les réverbères qui coloraient les façades d'une lumière orange, et pourtant elle s'était méfiée, comme toujours en pleine nuit. Elle s'était retournée et n'avait vu personne. La lumière de l'hôtel juste en face inondait le trottoir entre les deux arbustes en pot qui signalaient l'entrée du trois-étoiles. Elle s'était arrêtée devant la porte, avait ouvert le zip central du sac pour chercher son trousseau de clés avec son passe Vigik, et puis tout était allé très vite. Une main avait agrippé la sangle, une main sortie de nulle part et appartenant à un homme brun, vêtu d'un blouson. La peur ne mit qu'une seconde à traverser toutes ses veines et à remonter vers son cœur pour y exploser en une pluie glacée. Par réflexe,

elle s'agrippa à son sac, l'homme tira et devant sa résistance posa la paume de sa main sur son visage et projeta sa tête vers le métal de la porte. Le choc la fit vaciller, elle vit la rue s'éclairer de microparticules éclatantes, pareilles à des lucioles en suspension, sa poitrine se remplit d'un frisson et ses doigts desserrèrent le sac. L'homme eut un sourire, la sangle fit un cercle dans l'air et il s'enfuit. Elle resta contre la porte tout en suivant des yeux la silhouette qui s'évanouissait dans la nuit. L'oxygène pénétrait à intervalles réguliers dans ses poumons, elle avait la gorge en feu et la salive lui manquait – la bouteille d'eau était dans le sac. Elle tendit un doigt vers les touches du code, poussa doucement la porte avec son dos et se glissa à l'intérieur.

La porte de verre et de fer noir mit une barrière de sécurité entre elle et le monde. Doucement, elle s'assit sur les marches en marbre de l'entrée et ferma les yeux. Attendant que son cerveau veuille bien se calmer et revenir à son fonctionnement normal. À la manière de l'effacement progressif des consignes de sécurité dans les avions, les voyants – On m'attaque. Je vais mourir. On m'a volé mon sac. Je ne suis pas blessée. Je suis en vie – disparurent un à un. Elle leva les yeux vers les boîtes aux lettres, y lut

son prénom, son nom et son étage : 5<sup>e</sup> gauche. Désormais sans clés, à presque deux heures du matin, elle n'était pas près de pousser la porte du 5<sup>e</sup> gauche. Ce fait très concret prenait forme dans son esprit : Je ne peux pas rentrer chez moi et on m'a volé mon sac. Il n'est plus avec moi, je ne le reverrai jamais. Une partie d'elle-même venait de disparaître de la manière la plus brutale. Elle regardait autour d'elle comme si le sac allait se matérialiser, annulant la séquence qui venait d'avoir lieu. Mais non, il n'était plus là. Il était loin dans les rues, arraché, il volait au bras de l'homme qui courait, il allait l'ouvrir et trouver ses clés, ses papiers d'identité, ses souvenirs. Toute sa vie. Elle sentit des larmes brûlantes lui monter aux yeux. Peur, désespoir et colère se mêlaient au tremblement de ses mains qui semblait ne vouloir jamais s'arrêter lorsque la douleur dans la nuque se fit plus vive. Elle y passa ses doigts, elle saignait, et bien sûr le paquet de mouchoirs était dans le sac.



Une heure cinquante-huit du matin : il était inconcevable de sonner à la porte d'un de ses voisins. Même celle de ce type gentil dont elle n'avait pas retenu le nom, qui venait d'emménager au 2<sup>e</sup> et travaillait dans la bande dessinée. L'hôtel lui apparut comme la seule solution. La minuterie de l'entrée venait de s'arrêter et elle chercha à tâtons l'interrupteur. Lorsque la lumière revint, elle eut un léger vertige et se rattrapa au mur. Il lui fallait reprendre ses esprits, demander à y dormir une nuit en expliquant qu'elle vivait en face et qu'elle paierait demain. Elle espérait que le veilleur de nuit serait conciliant car elle n'avait pas d'autre idée. Elle ouvrit la lourde porte de l'immeuble et un tremblement la parcourut. Dû non pas au froid du soir, mais à une peur diffuse, comme si les façades avaient absorbé quelque chose des événements et que l'homme allait sortir

comme par magie d'un mur. Laure regarda autour d'elle. La rue était vide. L'homme ne reviendrait pas, assurément, mais on ne maîtrise pas toujours ses peurs, et faire la part entre l'irrationnel et le possible n'est pas aisé à presque deux heures du matin. Elle traversa en direction de l'hôtel. Elle eut le réflexe de serrer son sac contre elle mais ne trouva que le vide entre sa hanche et son avant-bras. Elle entra dans la lumière de l'auvent et la porte coulissante s'ouvrit dans un glissement. Un homme à cheveux gris, assis derrière le desk, leva les yeux vers elle.

Il avait accepté. Un peu à contrecœur, mais lorsque Laure avait fait mine de desserrer le bracelet de sa montre en or pour la laisser en gage, il avait levé la main en signe de reddition. Cette jeune femme désemparée disait sûrement la vérité, elle semblait sérieuse, qu'elle revienne payer sa nuit d'hôtel le lendemain atteignait sur l'échelle des probabilités un bon 9/10. Elle avait laissé ses nom et prénom ainsi que son adresse. La réception avait eu à traiter des problèmes d'impayés autrement plus ardues qu'une unique nuit d'hôtel pour une femme seule qui disait vivre en face depuis quinze ans. Il est vrai que téléphoner aux amis chez qui elle avait passé la soirée aurait été une solution, mais leur numéro

se trouvait dans son mobile. Or depuis l'avènement des portables et de leurs répertoires, Laure ne connaissait plus de mémoire que le sien et celui de son travail. Quant à l'hypothèse du serrurier suggérée par le réceptionniste, elle aussi tombait à l'eau. Laure avait fini son chéquier et tardé à commander le suivant, il ne serait à la banque qu'en début de semaine prochaine. En dehors de sa carte bleue et des quarante euros en espèces qui se trouvaient tous deux dans son portefeuille, elle ne disposait plus d'aucun moyen de paiement. C'était impressionnant comme dans ce genre de situation des milliers de détails insignifiants une heure avant semblaient soudain se liguer contre vous. Elle le suivit dans l'ascenseur, puis dans le couloir, vers la chambre 52 avec vue sur la rue. Il alluma la pièce, présenta rapidement la salle de bains, les toilettes, puis lui remit la clé. Elle le remercia, promettant une nouvelle fois de passer le lendemain dès qu'elle le pourrait. Le veilleur de nuit eut un sourire bienveillant, un brin lassé d'entendre cette promesse pour la cinquième fois : Je vous crois, mademoiselle, bonne nuit.

Laure se dirigea vers la fenêtre, dont elle écarta les voilages ; elle donnait sur son étage. Elle avait laissé le lampadaire du living allumé et

posé une chaise devant la fenêtre entrouverte pour que Belphégor puisse regarder à l'extérieur. C'était très étrange de voir son appartement d'ici. Elle avait presque l'impression qu'elle allait apercevoir sa propre silhouette traverser la pièce. Elle ouvrit. Belphégor, appela-t-elle à mi-voix... Belphégor... en émettant le petit baiser saccadé que savent produire tous ceux qui possèdent un chat. Quelques instants plus tard, la silhouette noire bondit sur la chaise et deux yeux jaunes la fixèrent avec stupéfaction. Comment donc sa maîtresse pouvait-elle se trouver en face et non dans l'appartement ? Hé, oui, je suis là... lui dit-elle en haussant les épaules. Elle lui fit un petit signe et décida de se coucher. Dans la salle de bains, elle trouva des kleenex et un peu d'eau pour nettoyer sa blessure à la tête. En se penchant, elle eut un nouveau vertige. Seule bonne nouvelle, elle semblait avoir cessé de saigner. Elle prit une serviette éponge, la disposa sur l'oreiller, puis se déshabilla. Allongée, elle ne pouvait s'empêcher de revoir la scène du vol. L'événement qui n'avait pris tout au plus qu'une poignée de secondes s'étirait désormais comme une séquence au ralenti. Plus souple que les ralentis esthétiques du cinéma, plus longue. Ceux des documentaires scientifiques, qui vous



présentent les mannequins dans les collisions automobiles reproduites en laboratoire. On y voit l'intérieur du véhicule, le pare-brise qui explose comme une flaque d'eau verticale, les têtes des mannequins qui vont de l'avant en douceur, les airbags qui gonflent à la manière de chewing-gums et la tôle qui se froisse avec délicatesse, comme sous l'effet d'une douce chaleur.



Laurent avait renoncé à se raser devant la glace de la salle de bains. L'appareil électrique dont le vrombissement agrémentait tous ses réveils avait émis dès sa mise en marche un grognement mourant avant de s'arrêter, cédant la place au silence. Il avait eu beau actionner le bouton on-off, tapoter la grille, débrancher puis rebrancher la prise, le Braun 860 à triples grilles pivotantes avait rendu l'âme. Il en fut profondément contrarié et ne put se résoudre à le jeter, du moins pas dans l'instant. Il le déposa pieusement dans le bénitier ramené de Grèce dix ans plus tôt. Le rasoir Gillette qui traînait dans un tiroir ne lui serait d'aucune utilité car une deuxième surprise survint : un chuintement sournois se fit entendre lorsqu'il tourna le robinet de la baignoire. Plus d'eau. La coupure générale était annoncée depuis une semaine dans le hall de l'immeuble mais il

l'avait oubliée. Laurent se contempla dans la glace. Il y vit le visage d'un homme mal rasé aux cheveux singulièrement ébouriffés par une nuit passée la tête dans son oreiller. Il restait dans la bouilloire juste assez d'eau pour faire un café. En sortant de l'immeuble, il jeta un coup d'œil au store métallique du magasin. Tout à l'heure, il l'ouvrirait d'un tour de clé dans le boîtier électrique, puis saluerait d'un signe de tête son voisin Jean Martel (Le Temps perdu, antiquité - brocante - achat - vente) qui serait attablé en terrasse du Jean-Bart devant un café-crème. Il ferait aussi un signe de la main à la femme du teinturier (La Blanche Colombe - pressing de qualité) qui lui répondrait de même derrière sa vitrine, puis, le rideau remonté, il jetterait le rituel coup d'œil à sa propre vitrine avec les « Romans de la rentrée », les « Beaux livres » et les « Meilleures ventes » qui côtoyaient « Nos coups de cœur » et « Les incontournables ». Sur le coup de dix heures et demie, Maryse arriverait, suivie par Damien. L'équipe serait au complet, la journée commencerait, entre ouverture des cartons de livraisons et renseignements les plus divers : Je cherche un livre dont je ne connais ni l'auteur ni l'éditeur, mais cela se passe durant la Seconde Guerre mondiale. Recommandations : Madame

Berthier, ce roman est pour vous, vous cherchiez quelque chose de léger pour vous distraire en ce moment, je vous le garantis, vous devez absolument découvrir cet auteur. Bons de commandes : Oui, bonjour, ici Le Cahier rouge, j'aurais besoin de trois exemplaires du *Dom Juan* de Molière en poche dans la collection Biblio lycée. Et bons de retour : Oui, bonjour, ici Le Cahier rouge, je suis obligé de vous renvoyer les quatre exemplaires de *Tristesse d'été*, je ne les vends pas et je dois renouveler mes présents. Planning des dédicaces : Oui, bonjour, ici Laurent Letellier au Cahier rouge, dites-moi, une rencontre-dédicace serait-elle envisageable avec votre auteur ?



Lorsqu'il l'avait achetée, la librairie était un café moribond, Le Celtique, tenu par un couple âgé qui n'attendait que cela pour pouvoir retourner en Auvergne et pour lesquels Laurent fut un sauveur inespéré. Le café avait l'avantage de posséder son « appartement de fonction » juste au-dessus. Avantage certain pour les distances puisqu'il abolit celles-ci de façon radicale, mais qui a son envers : on ne quitte jamais son lieu de travail.

Laurent contourna le square sur lequel donnait Le Cahier rouge et remonta la rue de la Pentille. Il tenait à la main *Avec le ciel pour charpente*, le dernier roman de Frédéric Pichier. L'auteur viendrait en dédicace la semaine prochaine et Laurent comptait relire ses notes prises à même le livre devant un double expresso à la terrasse de L'Espérance, un café où il se rendait souvent lors de ses

promenades matinales. Le livre racontait le destin d'une jeune paysanne pendant la guerre de 14. C'était le quatrième roman de son auteur, qui s'était fait connaître avec *Les Larmes du sable*, l'histoire d'un soldat qui tombait amoureux d'une jeune Égyptienne durant la présence française sous Napoléon. Pichier avait l'art de mêler les tourments de ses personnages aux grands moments de l'Histoire. La critique littéraire ne savait trop comment aborder son cas : était-il juste un bon conteur ou un véritable écrivain ? La question n'était pas tranchée. Dans tous les cas, le livre se vendait très bien et la séance de dédicace rencontrerait sûrement beaucoup de succès. Tandis qu'il avançait dans la rue, Maryse lui envoya un SMS. Son train de banlieue était arrêté en pleine voie et elle serait peut-être en retard pour l'ouverture. Tenez-moi au courant, Maryse, répondit Laurent avant de bifurquer dans la rue Vivant-Denon. Au numéro 6, il leva les yeux pour vérifier si sa cliente, Mme Merlier, avait bien ouvert ses fenêtres. Grande lectrice, la vieille dame, qui ressemblait étonnamment à feu l'actrice Marguerite Moreno, se levait aux aurores : Si je n'ai pas ouvert mes fenêtres, monsieur Letellier, c'est que je suis morte ou en passe de l'être, lui avait-elle dit un jour. Ils avaient



N° d'édition : L.01ELJN000529.N001  
Dépôt légal : mars 2014

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)